

DIMANCHE

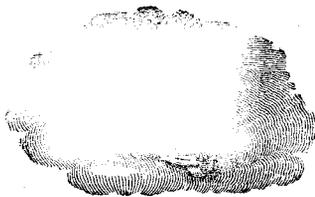
17 FÉVRIER 1833.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BADEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 103.

TROISIÈME ANNÉE.

N° 149.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.



LA GLANEUSE,

JOURNAL POPULAIRE.



La prison est le Séminaire des Patriotes.

ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

16 février 1831. Continuation des troubles à Paris, enlèvement des fleurs de lys sur les édifices, le roi fait enlever celles du Palais-Royal et de ses voitures. — 17 février 1831. Acquiescement du *Journal du Bourbonnais*, à Moulins. — 17 février 1832. Saisie de la *Gazette du Nivernais*, à Nevers. — 18 février. Saisie de la *Gazette d'Angou*, à Angers.

L'ABUS DES MOTS.

Après les protocoles, l'ordre public et les poignées de main, je ne connais rien de plus dangereux que l'abus des mots. Sous l'empire, on nous gouvernait avec ces quatre mots : *Gloire, guerriers, victoire, lauriers*; Louis XVIII a dit : *Plus de conscriptions, plus de droits réunis*; Charles X a dit : *Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un français de plus*. Et la meilleure des républiques, et la charte-vérité, et la monarchie citoyenne, n'est-ce pas que cet étrange abus des mots est un fléau plus terrible que le choléra morbus ?

Eclairés par l'expérience, tâchons de nous entendre sur des mots dont on a tant abusé depuis la révolution de juillet. On nous parle toujours des trois partis désignés sous les noms de *républicains*, de *carlistes* et de *juste-milieu*, eh bien, ces deux dernières dénominations, *carlistes* et *juste-milieu*, sont encore une mystification, car il n'y a en France que deux partis, les républicains et les royalistes; c'est-à-dire ceux qui veulent le gouvernement du peuple par le peuple, et ceux qui veulent le gouvernement d'un seul. Quand au mot *patriote*, il a été pollué en passant par la bouche du juste-milieu. Les carlistes eux-mêmes ne se disent-ils pas patriotes, et par *patriotisme* ils vendraient la France aux étrangers qui ramèneraient Henri V.

Les hommes du juste-milieu sont royalistes, ils le se-

raient avec Charles X, avec le duc d'Angoulême, avec un monarque Huron, Osage ou Hottentot; ils le seraient avec le pape, s'il prenait fantaisie à la conférence de Londres de placer sa sainteté sur le trône de France. Que voulez-vous, c'est la conséquence d'un principe, et si l'enfant du miracle revenait avec les cosaques, ils arboreraient la cocarde blanche et crieraient *vive le roi!* car ils sont *royalistes*; peu leur importe le nom du monarque, ils disent comme l'âne de la fable : *Qu'est-ce que cela nous fait? pourvu que nous portions notre bât*. Leur bât, à eux, c'est la *monarchie*.

Vous concevez maintenant pourquoi le peuple n'est pas *royaliste*, et comment il se fait que malgré les efforts de nos gouvernans les partisans de la république deviennent chaque jour plus nombreux.

La *république*, voilà le mot dont on a le plus abusé depuis deux ans.

La *république*, nous disait-on, c'est 93, la terreur, le maximum et l'échafaud; nous vous donnerons, nous, la meilleure des républiques. Et qu'elle est cette meilleure des républiques? un monstre, pétri d'or et de boue, qu'ils ont appelé juste-milieu.

La *république*, ajoutaient-ils, nous en avons fait un essai qui nous a été funeste; les principes démocratiques ne peuvent être appliqués à la nation française, elle est trop corrompue.

Mais le peuple a répondu : vous êtes d'infâmes imposteurs! Non, la république, ce n'est pas 93 et l'échafaud, c'est la liberté et l'égalité, le gouvernement de la nation par la nation, l'abolition des privilèges, des monopoles et des impôts qui pèsent sur les classes pauvres, la liberté de la presse, la liberté des cultes, la liberté de l'enseignement; voilà le gouvernement que nous demandons.

La république a pâli, dites-vous, mais jamais elle n'a été plus forte et plus vigoureuse. Regardez, et vous

la verrez partout, dans la chaumière du paysan, dans l'atelier de l'ouvrier, à la chambre des députés, et jusques dans vos salons aristocratiques.

La république n'est plus un mot qu'on ne prononce qu'en tremblant; les masses ont compris tout ce qu'il y a d'avenir dans ce mot. Maintenant on dit je suis républicain, comme on dirait je suis avocat, médecin ou ébéniste. Je ne désespère pas même de lire bientôt sur les passeports, ces mots :

Nous, maire de la ville de.... invitons les autorités civiles et militaires à laisser passer et librement circuler M., n'importe, qui est RÉPUBLICAIN, et à lui donner aide et protection en cas de besoin.

Quant à moi, je suis tellement convaincu de la prochaine arrivée de la république, que chaque fois qu'on frappe à ma porte, il me semble qu'il va s'établir entre elle et moi le colloque suivant :

Pan ! Pan !

Qui est là ?

La république.

Donnez-vous la peine d'entrer.

Pauvre peuple ! on se moque de toi.

J'abjure mes erreurs : républicains mes amis, vous et moi, nous nous sommes trompés; nous nous sommes bercés d'une chimère impossible; la république n'est qu'un rêve fantastique, vive la monarchie constitutionnelle! vive le budget! vivent les ministres, et surtout le ministre des finances! Allons, travaille, prolétaire, paie ta patente, la foncière, la mobilière, la personnelle; paie l'air qui passe par ta fenêtre et les pas de ceux qui entrent chez toi par la porte; car j'ai trouvé le moyen de m'enrichir et je me fais le champion du budget. Ministre des finances, mon ami, je suis à toi corps et ame.

Les dernières discussions de la chambre viennent de me révéler une chose dont je ne me doutais guères, ma foi! et qui me semble des plus bouffonnes.

On dit chaque année au ministre, n'importe lequel : Tu dépenseras cent millions, deux cents, trois cents, ce qu'on veut; voilà ton affaire; tu n'iras pas au-delà. Le ministre achète, paie, vend, tranche, taille; puis il apporte son compte au bout de l'année à la chambre qui l'examine. Je suppose, ce n'est qu'une supposition, je vous prie de le croire; je suppose donc que le ministre prenant fantaisie d'avoir une belle salle à manger pour truffier les députés du centre, dépense à cela cent mille francs; puis vingt mille francs pour acheter un journal à Lyon, ou ailleurs; puis quarante autres mille francs pour quelques achats de consciences, choses toutes fort profitables au pays, et que la chambre trouvant cela mauvais, refuse de consacrer la dépense; vous avez cru, et moi aussi, que le ministre remboursait, et que cela, rentré dans les coffres de l'Etat, se portait comme recette au compte de l'année suivante. Mais ce n'est pas cela du tout; le ministre rit dans sa barbe, et dit tout bas : Approuvez, n'approuvez pas, je m'en fiche; vous paierez comme des bons enfans que vous êtes;

parce que vous n'avez pas de loi qui me contraigne à rembourser, parce que je ne suis responsable que de nom, et nullement de fait; parce que je n'ai pas fourni de cautionnement pour ma gestion; parce que vous attendez depuis dix-sept ans une loi sur la responsabilité ministérielle, et que vous l'aurez quand vous pourrez; ainsi payez, et si vous n'êtes pas contents, ma foi, allez vous faire lanlaire!...

Voilà comme les choses se passent, et quand j'ai vu cela nettement expliqué à la chambre par le ministre de la justice, Barthe, le carbonaro mon cousin, comme vous savez, j'ai trouvé cela charmant, j'y ai vu un excellent moyen de faire fortune à mon tour, et je me suis pris de belle passion pour le gouvernement. Ainsi donc, vive le gouvernement représentatif! tel qu'il est, tel qu'il doit être, tel qu'il sera toujours.

Vous me direz peut-être que c'est là une plaisante manière de régler les dépenses publiques, et que c'est se moquer de la chambre qui vous représente tant bien que mal. Qu'est-ce que cela me fait? je n'en soutiendrai pas moins que la monarchie constitutionnelle est la plus belle machine gouvernementale que les hommes aient jamais inventée. Et je vous le dis sans restriction, sans arrière-pensée, tout haut, non pas que j'aie peur en avançant le contraire que mon gracieux procureur du roi m'envoie une assignation et me mande devant le juge; ce qui me fait perdre mon temps et ne m'amuse guères, quoique mon juge soit fort aimable, mais bien parce que je suis tout-à-fait converti. Je le proclame donc à la face de la France, à la barbe du monde, s'il en est besoin : notre gouvernement est la manivelle la mieux montée qui puisse jamais exister.

Cependant, il me souvient qu'un jour..... c'était, Dieu me pardonne, sous la république française, de triste mémoire; Carnot, le conventionnel, le régicide Carnot, avait reçu trente mille francs pour une mission importante qu'il alla remplir sur les bords du Rhin. Il nota tous ses frais, toutes ses dépenses, et à son retour il vint rapporter à l'assemblée huit mille francs qu'il avait de reste. Ce bon Carnot! nos ministres vont en rire de pitié, et vous conviendrez qu'il y a bien de quoi. Rapporter de l'argent à la France, c'est une stupidité dont ils sont incapables, eux qui n'en ont jamais assez. Mais que voulez-vous? c'était sous cette nigaude de république qui croyait à la vertu et qui se flattait de l'inspirer quelquefois. Heureusement qu'elle est passée et qu'elle ne reviendra pas. Car ce trait seul suffirait pour me la faire détester..... et à vous aussi, n'est-ce pas?

Conseil au roi.

Air du vaudeville de la Somnambule.

Humble sujet, si ma voix roturière,
Ose aujourd'hui s'élever jusqu'à vous,
Sire, daignez entendre la prière
Que je dépose à vos nobles genoux.
La France, hélas! méconnaît votre zèle,
De trop d'ingrats le trône est assailli;
Ah! croyez-moi, c'est un peuple rebelle :
Ah! croyez-moi, retournez à Neuilly.

Des écrivains à l'âme déloyale,
Que touchent peu vos bonnes actions,
Insolemment sur la liste royale
Vont chicaner pour quelques millions !
Peut-on à moins porter un diadème ?
Pour corriger ce peuple enorgueilli,
Laissez-le donc se gouverner lui-même :
Ah ! croyez-moi, retournez à Neuilly.

La peste fuit, Dieu bénit la récolte,
Et sur l'impôt on se récrie encor !
Chaque saison amène une révolte ;
De peur, le riche, étouffe sur son or.
A trop d'excès la liberté nous livre ;
Voyez quel fruit on en a recueilli,
Puisqu'en repos la France ne peut vivre :
Ah ! croyez-moi, retournez à Neuilly.

Que voulez-vous que devienne la France
Si l'on y peut chanter même les rois ?
De votre fils, avec irrévérence,
Ils ont osé raconter les exploits !
C'est vainement qu'on vante votre gloire,
Son souvenir est fort mal accueilli ;
Ce peuple là prétend savoir l'histoire :
Ah ! croyez-moi, retournez à Neuilly.

Riche bourgeois, heureux propriétaire,
Peut-être aux champs vous restent de beaux jours ;
Mais le destin, d'un funeste mystère,
Paraît encor envelopper les cours.
Lorsque le peuple a soufflé la tempête,
Sur plus d'un front la couronne a failli,
Le chapeau gris pèse moins sur la tête :
Ah ! croyez-moi, retournez à Neuilly.

C.... D....

NOUVELLES.

Lyon.

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DE JEANNE ET DES CONDAMNÉS DE JUIN.

Vingt-quatrième liste de souscription.

Faure, républicain, 1 fr. — Tillière, républicain, 1 fr. — Bermond, marchand de vaches, 1 fr. — Tillière, républicain, 1 fr. — Un Alsacien, 2 fr. — Un Dauphinois, 1 fr. — Martignat, 50 c. — Un prolétaire, 50 c. — Gervais aîné, républicain, 1 fr. — Un anonyme, 2 fr. — Strube, républicain, 1 fr. — Un bonapartiste devenu républicain, 50 c. — Drubayrys, 50 c. — Moine républicain, 25 c.

Total, 15 fr. 25 c.

La commission du banquet patriotique qui doit avoir lieu aujourd'hui, nous prie d'annoncer qu'il commencera à une heure précise, chez M. BACHELARD, restaurateur, à Vaize, sur la route du Bourbonnais après la place de la Pyramide.

— Le conseil général du département du Rhône, considérant que M. l'archevêque de Lyon est trop pauvre pour succéder dignement à St Pierre qui, comme vous le savez, était assez modeste, vient d'alloquer à ce prêtre la petite somme de six mille francs, et d'écrire à M. le ministre, que le traitement de M. d'Amasie était beaucoup trop faible pour lui. Nous sommes entièrement de l'avis du conseil et de

M. le préfet, l'archevêque ne reçoit que 25,000 fr. par an, et vraiment un honnête homme ne peut pas vivre avec cela.

— A propos de l'emprunt grec, que, dit-on, nos ministres escomptent déjà, avant que la chambre le leur ait permis en votant la dépense, le *Courrier de Lyon* de vendredi contient quelques traits de naïveté qu'on n'a pas coutume d'y trouver. Il oublie ses principes monarchiques, et nous avoue franchement qu'on ne peut pas établir la royauté sans faire un emprunt, nous savions bien qu'un roi ne pouvait pas se bâtir un trône sans pressurer ses sujets, sans dévorer d'avance des impôts qui ne sont pas encore payés, et pour la perception desquels les douaniers recevront peut-être bien des coups de fusil, mais nous sommes heureux que le *Courrier de Lyon* soit en cela d'accord avec nous. Il continue avec un aplomb tout à fait extraordinaire : Point d'argent, point de roi ; comme on dirait : point d'argent, point de Suisses, point de petits pâtés, point de pommes cuites ; allons, farceur de confrère, je crois que la gangrène vous gagne, est-ce que par hasard le payeur général.... Ah ! bah ! ce serait par trop drôle !

— LES COMPAGNONS DE LA FEMME, continuent la publication que nous avons annoncée sous le titre de 1833 ou l'année de la MÈRE. Dans la deuxième livraison qui paraît aujourd'hui, E. Barrault, chef des compagnons, annonce sa mission et celle de quelques-uns de ses frères en Orient.

INTÉRIEUR.

PARIS.

— Hier, à une heure et demie, M. le baron de Pfeffel, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Bavière, a eu l'honneur de remettre au roi, en audience particulière, une lettre par laquelle Sa Majesté bavaroise notifie l'heureuse délivrance de Son Altesse Royale Madame la princesse Louise, femme du duc Maximilien de Bavière. Eh bien, à la bonne heure ! voilà deux rois qui comprennent à merveille l'importance des ministres plénipotentiaires, et ce qu'a de précieux le temps qu'on donne aux audiences particulières.

— L'archiduc Charles a refusé sa fille au duc d'Orléans ; ce refus a grandement mortifié le roi.

— On n'a pas dansé à la cour, le 13 février, par respect pour le duc de Berry, tué à pareille époque. Un semblable scrupule nous paraît bien ridicule, quand on porte sur la tête la couronne de France.

Besançon. — Un officier très distingué d'artillerie polonaise, vient de se tuer à Besançon d'un coup de pistolet. Il avait écrit les lignes suivantes : « Ayant perdu l'espoir de voir renaitre ma patrie, et n'entrevoiant pas même la possibilité de pouvoir mourir pour elle, ayant en outre appris que mes enfans ont été déportés en Sibérie, par ordre du tyran du nord, j'ai résolu d'abréger ma vie inutile, et de terminer ainsi mes peines et mes souffrances.

» Je te dis adieu, malheureuse Pologne ! adieu mes enfans ! adieu, vous compatriotes, qui n'avez pour but que le bien de notre chère patrie ! »

GRAND-THÉÂTRE.

Place ! place ! laissez passer le vaudeville au grand-théâtre ; le voilà : *Reine, cardinal et page*. Quel titre ! véritable plante parasite et gourmande, qui rampe et s'étale sur un beau monument, le vaudeville s'est hissé sur notre première scène. Quel vaudeville, bon dieu ! que le vaudeville prétendu historique, trouvé, inventé par Ancelot. Bon Ancelot ! pour lui, l'histoire est élastique, elle se prête à tous ses caprices, à toutes ses fantaisies ; c'est une crépe molle qu'il façonne à son gré. Connaissez-vous rien de plus faux, de plus invraisemblable, que le vaudeville historique ? Etes-vous sous le charme de l'intérêt, vient la ritournelle qui coupe et suspend l'action, vient ensuite le couplet qui détruit l'illusion, et vous rend tout entier au théâtre. Peste soit de M. Ancelot et de son importation ! il a tué le

vaudeville, le vaudeville gai, malin, piquant, railleur et bouffon.

Toute la pièce de *Reine, Cardinal et Page*, roule sur une agraffe de diamans donnée à lord Buckingham par Anne d'Autriche, et enlevée à l'ambassadeur anglais pendant une *sarabande*. Les caractères de Louis XIII et de Richelieu sont mal esquissés. Berger n'a pas su donner au cardinal sa véritable physionomie; soit que l'auteur n'ait pas assez fait, soit que les moyens de l'artiste aient failli; il faut qu'il se défasse d'une oscillation de tête et d'yeux qui n'a rien de noble et qui lui donne un peu du laisser aller et de la démarche d'un homme qui sort d'un banquet où le champagne a produit ses heureux effets. Gaguon n'avait que le costume de Louis XIII. Mad. Berger s'est fait applaudir dans son chant; sa voix est agréable et juste. St-Ange et Germain étaient bien placés dans leur rôle.

Que dire des *Sybarites*! c'est un mauvais poème froid et languissant, sans intérêt et sans action. C'est un salmis de morceaux qui pour la plupart n'ont de remarquable que les noms de leurs auteurs. M. Aymond, l'arrangeur, les a soudés avec plus ou moins de bonheur, et ce qu'il y a ajouté n'est peut-être pas la partie la moins belle de l'ouvrage. Il y a dans ces *pastichio* un grand défaut, c'est le manque d'unité. Aussi chaque morceau se détache-t-il des autres par son faire particulier. On a remarqué la barcarole du premier acte, que Mlle Otz a délicieusement chantée, ainsi que le grand air du troisième acte, où sa voix s'est rendue maîtresse des difficultés. Le final du second acte est d'une bonne facture et d'un heureux effet; l'instrumentation en est habile. Les *Sybarites* ont recueilli à la chute du rideau une bordée de sifflets contre laquelle il n'y a pas eu la moindre opposition. Les artistes avaient tout fait pour conjurer l'orage; nous les plaignons d'avoir dépensé aussi mal à propos leur zèle et leur talent.

On a remonté *Marino Faliero*, cette autre école des vieillards, cette œuvre si riche de poésie qu'elle en est fautive; Berger y a eu de bonnes choses. Velch a bien rendu sa mort. Nous l'avons vu jouer dimanche le jeune mari de manière à raviver la pièce par la franche gaieté qu'il a excitée. Son ton a été toujours de bonne compagnie, et sa verve entraînant. Nous le félicitons de ce succès, car c'en est un; il a laissé ses devanciers derrière lui. Et voilà que notre comédie va le perdre, ainsi que Cossard notre vrai comédien. Bruxelles nous enlève le premier, la comédie française nous vole le second. Les premiers sujets de l'opéra sont presque tous engagés.

Que vont devenir nos théâtres? avril est à nos portes, et nous n'avons pas encore de directeur. On parle beaucoup, depuis quelques jours, d'une société que formeraient les artistes entre eux. Ils assureraient aux petits emplois la totalité des engagements qui ne dépasseraient pas la somme de 1500 fr., et ils partageraient la recette, au prorata de leurs appointemens. Ils ont ouvert une souscription pour former le cautionnement de 25,000 fr. exigé par la mairie. La plupart des notables de notre ville se sont empressés de contribuer de leurs deniers à la réouverture d'un théâtre qui nous a coûté assez cher, pour que nous en voyions autre chose que la lourde façade. Tout fait espérer que les artistes trouveront des sympathies, et dans le public et dans les membres du conseil municipal. Les souscripteurs jouiront sur leur abonnement d'une remise de quarante francs. Ce n'est donc là qu'un bien faible sacrifice à faire par les amis des arts et des lettres.

L. B.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Incessamment aura lieu au bénéfice de Prudent, de l'acteur si justement aimé et dont l'absence momentanée avait laissé un si grand vide dans nos plaisirs, une représentation extraordinaire, dont la composition nous paraît de nature à piquer vivement la curiosité; un drame en trois actes et en six tableaux, drame historique, d'une époque qui a laissé de grands souvenirs: *La machine infernale* ou *l'assassinat du premier Consul*, dans lequel le bénéficiaire prètera l'appui de son talent au rôle de Georges Cadoudal; les *Vioux Pêches*,

vaudeville fort gai du Gymnase; et l'*Art de ne pas monter sa garde*, pièce à travestissement, qui a obtenu beaucoup de succès aux Variétés; voilà de quoi contenter tous les goûts, satisfaire tous les appétits. Du drame pour ceux qui aiment les émotions fortes, du vaudeville pour ceux qui aiment à rire; avec cet heureux mélange, Prudent ne peut manquer d'attirer la foule, et ce sera justice.

GLANE.

La duchesse de Berry vient d'envoyer son portrait en pied, à son fils bien-aimé, elle est représentée en *Sainte*, (*enceinte*).

— La décoration qui convient le mieux au marquis de Dalmatie, est un crachat. Le lieutenant-général d'H..... se charge de la lui donner.

— Le fils de Soult le porte-cierge, ne veut se battre qu'à la chandelle. C'est juste!

— Le juste-milieu entre le ciel et la terre..... C'est la potence.

— Beaucoup de gens trouvent bien cher le gouvernement à bon marché.

— M. Thiers va prendre une moitié; le tout ne fera pas grand chose.

— Gare le front de M. Thiers, si le mari n'est pas plus fidèle que le patriote.

— La chambre des pairs va juger une contravention de numérotage de voiture, la voilà estimée à sa juste valeur.

— Un abbé bien connu, s'est présenté au dernier bal de la cour en contrebandier; ce costume n'a pas fait d'effet, un habit d'honnête homme aurait effrayé tout le monde.

— 76 Pairs de France coûtent à l'état 886 francs. C'est un peu cher pour les services qu'ils lui rendent.

— Poule-d'eau a vu avec un vif plaisir le ballet des Naiades; il était dans son élément.

Le prix des insertions est de 25 cent. la ligne.



Annonces.

Madame C... a l'honneur de prévenir le public qu'elle tient un grand assortiment de costumes en tous genres, pour bals de société et bals masqués,

Place du Plâtre, n° 15, maison du café Berger, au 5^{me}.

AVIS A MM. LES RELIEURS.

M. MISSET, graveur et mécanicien, vient de joindre à son établissement un assortiment de roulettes, palettes, fleurons, lettres gothiques, composteurs, et généralement tout ce qui concerne la reliure. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance trouveront toujours chez lui, rue des Quatre-Chapeaux, n° 9, au 2^e, tous les avantages possibles, tant pour la qualité de ses marchandises que pour le prix auquel il les a établies.

Un voyageur de commerce bien connu parcourant la France depuis 15 ans et qui représente une maison dont il porte une carte qui ne l'occupe que deux heures par jour, désire trouver une maison qui veuille bien le charger de ses intérêts. Il offre de voyager pour six francs par jour pour tous frais.

S'adresser au bureau du Journal.

J. A. GRANIER, Gérant.